

authentique. C'est l'histoire des affinités spirituelles qui font se rejoindre les personnes les plus diverses, lorsqu'une même foi et un même esprit les guident.

Marie-Gabrielle Lemaire
Postulatrice de la cause de béatification
du P. Henri de Lubac
Université de Namur

Blaise Pascal: mystique et théologie

Quelques aperçus

Le terme mystique est, on le sait, utilisé bien souvent de façon peu précise. Alors que le terme renvoie fondamentalement à un texte déterminé, la *Théologie Mystique* du pseudo-Denys, et aux étapes requises pour l'union à Dieu que ce petit ouvrage décrit, il est utilisé couramment pour désigner des expériences spirituelles d'une intensité toute particulière, sans rapport évident avec la nuit obscure que doivent traverser les facultés de l'homme pour s'ajuster à la grâce divine du Dieu caché qui se donne. Nous parlerons de la mystique de Pascal dans ce sens élargi. Pascal, c'est évident, a vécu des expériences religieuses d'une grande intensité et d'une grande profondeur, ce dont témoignent différents écrits. Ces expériences ont jeté chez lui les bases d'une théologie qui s'est alimentée principalement à Port-Royal. Nous entendons

ici simplement en parcourir certains jalons, sans aucune prétention à une quelconque exaustivité, inaccessible dans le format littéraire d'un simple article. Nous traiterons successivement du *Mémorial*, du *Mystère de Jésus*, un texte qui sera repris dans les *Pensées*, du rapport à l'Écriture et de la conception pascalienne de la grâce.

1. Le *Mémorial*

Tout qui veut approcher la mystique et la théologie de Pascal et se familiariser avec elles doit commencer par scruter le *Mémorial*¹, ce texte retrouvé par un domestique, quelque temps après la mort de Pascal, cousu dans la doublure de son manteau. Il relate une expérience spirituelle très forte où Pascal a vécu une proximité de Dieu d'une telle intensité qu'elle le marqua pour le reste de sa vie et constitua désormais le socle de sa foi et de son engagement religieux. Il n'était pas rare à l'époque de porter dans la doublure du pourpoint des choses auxquelles on tenait particulièrement et dont on voulait continuellement raviver par ce contact concret la mémoire². Chose étonnante, cette expérience décisive de Dieu, Pascal n'en a parlé à aucun de ses proches: ni Jacqueline, ni Gilberte, ses sœurs, ni aucun ami n'ont eu vent de cette nuit de feu et du *Mémorial* qui en est issu. Seul son confesseur, comme le laisse pressentir le

1 Comme analyse globale du *Mémorial*, nous suivons H. GOUHIER, *Blaise Pascal. Commentaires*, Vrin, 1971, pp. 11-65.

2 *Ibid.*, p. 17

Mémorial, eut certainement connaissance des faits. La surprise fut grande dans la famille et le cercle des amis à la découverte de ce billet qui jetait une lumière particulièrement vive sur la vie intérieure de Pascal et ce qui la nourrissait.

On trouva en fait dans la doublure deux versions du *Mémorial*, une première qui d'après les spécialistes a dû être rédigée dans le feu de l'action, ou quelques heures tout au plus après l'événement; l'autre rédigée sans doute quelques jours plus tard, est écrite plus soigneusement sur un parchemin; elle présente quelques variantes par rapport au premier jet et se veut manifestement la version définitive de l'expérience pascalienne.

Certaines lignes sont soulignées, ainsi que certains blancs du texte; Pascal veut manifestement marquer ainsi des silences, qui se sont égrenés durant les deux heures de méditation entre les différentes pensées ou illuminations constitutives de sa prière. Nous nous pencherons dans cette intervention sur le texte sur parchemin. Nous donnons ici une reproduction du parchemin et sa transcription en français actuel:

L'an de grâce 1654.

Lundi, 23 nov^{bre}, jour de saint Clément
Pape et m., et autres au martyrologe romain.
Veille de saint Chrysogone, m. et autres, etc.
Depuis environ 10 heures et demie] du soir
jusques environ minuit et demi,

FEU

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob
non des philosophes et des savants.
Certitude, Joie, certitude, sentiment, vuc, joie
Dieu de Jésus-Christ.

Deum mentem et Deum vestrum

Jean, 20.17.

Ton Dieu sera mon Dieu. Ruth

Oubli du monde et de tout, hormis DIEU
Il ne se trouve que dans les voies enseignées
dans l'Evangile. Grandeur de l'âme humaine.

Père juste, le monde ne t'a point

connu, mais je t'ai connu. Jean 17.

Joie, joie, joie et pleurs de joie.

Je m'en suis séparé

Dereliquant me fontem

Mon Dieu, me quitterez-vous

que je n'en sois pas séparé éternellement

Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent
seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé

Jésus-Christ

Jésus-Christ

je m'en suis séparé, je l'ai fui, renoncé, crucifié

que je n'en sois jamais séparé

il ne se conserve que par les voies enseignées dans
l'Evangile.

Renonciation totale et douce.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.

Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre

Non oblitiscar sermones tuos. Amen

La première chose qui frappe à la lecture est le soin avec lequel Pascal situe cette expérience dans le temps. L'année, le jour et l'heure sont précisés: le 23 novembre 1654 à partir de 10h30 du soir ainsi que les saints du calendrier liturgique romain. Comme l'expérience spirituelle déborde sur le lendemain, Pascal fait mention également des saints de ce jour.

Cœur: le cœur est une faculté intuitive de l'esprit humain, où intelligence, affectivité et volonté sont unies en leur fondement. C'est le centre dynamique de l'être humain, seul apte à saisir quelque chose du Dieu de Jésus-Christ qui se révèle aux hommes.

On notera aussi les différents registres auxquels Pascal fait appel: la raison et ses certitudes, l'affectivité (la joie est très présente, de même que le repentir et la peur d'être séparé du Christ dans la vie présente et la vie éternelle), la volonté ainsi que le cœur, cette faculté unissant intelligence, affectivité et volonté, capable de saisir intuitivement des vérités et des biens (Pascal appelle ici vue et sentiment de telles saisies) que la raison et la volonté laissées à elles-mêmes ne peuvent appréhender que successivement.

Les références bibliques sont particulièrement nombreuses et fouillées; elles permettent à Pascal de structurer l'expérience spirituelle qu'il fait. L'histoire sainte personnelle de Pascal rejoint

l'histoire sainte du peuple de Dieu tout entier telle qu'elle est consignée dans la Bible; inversement cette expérience de Dieu propre à Pascal projette pour lui du sens et de la lumière sur le texte biblique et lui permet de se l'approprier.

Un mot est mis en exergue, qui donne la tonalité générale du vécu pascalien, c'est le mot feu³. Certains interprètes ont cru pouvoir en déduire que Pascal a effectivement vu un feu, en lien peut-être avec le crucifix que Pascal avait sans doute devant les yeux sur sa table et qui est évoqué par cette croix rayonnante esquissée au-dessus du texte et qui préside à tout le développement qui va suivre. Rien ne permet de conclure à la vision effective d'un feu (interprétée d'ailleurs comme une hallucination pathologique par des interprètes critiques du vécu pascalien). Il semble plus naturel de penser à un feu intérieur, une consolation soudaine et inattendue source de surprise puis de joie chez Pascal. Pascal fait manifestement le lien avec le feu du Buisson Ardent, où Dieu se révèle à Moïse comme le Dieu des patriarches et lui confie la mission de libérer son peuple de l'esclavage en Égypte. C'est le même Dieu qui s'était manifesté à Moïse et avait pour ainsi dire lancé l'histoire du salut qui se manifeste maintenant à Pascal et lui donne joie, lumière, certitude et pardon.

3 Pour l'analyse de ce feu pascalien par Gouhier, cf. *id.*, pp. 57-65.

Feu: le *Mémorial* rapporte une expérience de Dieu vécue par Pascal. Un feu intérieur le saisit. Ce feu évoque pour lui la révélation de Moïse au Buisson Ardent. Pascal mesure la grande distance séparant ce Dieu qui veut faire Alliance avec lui du Dieu abstrait de la métaphysique, le Dieu des philosophes et des savants.

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob » non des philosophes et des savants. Outre Exode 3, 6 et parallèles, il faut aussi mentionner Luc 10, 21: « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux savants et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui Père car tel a été ton bon plaisir. » La sagesse des philosophes et des savants est d'ordre conceptuel, elle ne permet pas une connaissance concrète de Dieu que seules peuvent donner l'expérience de la rencontre et la grâce. Jésus lui-même reprendra cette citation de l'Exode, lors d'une discussion sur la résurrection avec les Sadducéens (cf. Mt 22, 23-32). Il est intéressant de relever que Jésus lui aussi distingue entre deux « Dieux », le Dieu des vivants (identifié au Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob) et le Dieu des morts⁴.

La seconde citation, d'abord en latin, *Deum meum et Deum vestrum*, puis en français, fait

4 Faut-il identifier le « Dieu des morts » de l'*Évangile* avec le « Dieu des philosophes et des savants » du *Mémorial* ? Ce n'est pas impossible, Platon définissant la philosophie comme l'apprentissage de la mort (*Phédon* 80E-81A).

référence à l'apparition au matin de Pâques à Marie-Madeleine dans l'*Évangile* de Jean. « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jn 20, 17). La résurrection de Jésus-Christ ouvre une nouvelle Alliance où les croyants sont appelés par grâce à participer à cette relation unique qui unit Jésus ressuscité à son Père: le verset johannique renvoie lui-même au Livre de Ruth. Dans ce petit livre peu connu de l'Ancien Testament, Noémi et son mari ainsi que leurs deux fils, émigrent d'Israël au pays de Moab à cause d'une famine. Le mari décède dans leur nouvelle patrie. Les deux fils se marient à des femmes de Moab, mais meurent à leur tour. N'ayant plus d'attache dans le pays, Noémi rentre en Palestine. Elle est suivie par ses deux belles-filles. Mais Noémi les exhorte à refaire leur vie chez elles, elles sont encore jeunes et pourront trouver un nouveau mari. Une des deux femmes se rend à ses raisons et retourne au pays de Moab. Mais l'autre, Ruth, refuse d'abandonner Noémi et veut rester en Israël. « Ton Dieu sera mon Dieu » (Ruth 1, 16). Ruth est ainsi une étrangère qui décide d'elle-même d'embrasser la foi yahviste et d'entrer dans l'Alliance qui la caractérise. Elle deviendra plus tard l'arrière-grand-mère du roi David et figure pour cette raison dans la généalogie de Jésus au début de l'*Évangile* de Matthieu⁵. Dans la formulation johannique du matin de Pâques ce n'est plus le geste de l'étrangère décidant d'entrer dans l'Alliance qui est premier

⁵ Cf. Mt 1, 5.

mais l'invitation même du Christ à ses disciples d'entrer dans ce dynamisme de l'Alliance renouvelée: « Mon Dieu sera votre Dieu. » La Résurrection reconfigure d'une manière profonde l'image de Dieu véhiculée jusque-là par les écrits bibliques et les croyants sont invités à s'approcher pleinement ce bouleversement. Pascal considère que cette invitation lui est adressée personnellement et il entend y répondre avec tout son être. Le monde perd dès à présent tout intérêt pour celui qui n'entend plus se consacrer qu'à Dieu seul: « Oubli du monde et de tout, hormis Dieu ».

« Grandeur de l'âme humaine » : effectivement l'âme humaine est grande puisqu'elle est capable de recevoir une telle révélation et de vivre en fonction de l'invitation à l'Alliance qu'elle contient: mépriser, oublier les choses terrestres et ne rechercher que les réalités d'en haut. La grâce est capable d'attirer l'âme avec une intensité telle que tout ce qui n'est pas Dieu lui apparaît sans intérêt; la grâce ne force point la nature mais l'accomplit; par là il est évident que l'âme est par nature supérieure à ce monde⁶ et donc incroyablement grande de ce point de vue.

⁶ Épître aux Colossiens 3, 2; AUGUSTIN, *Soliloques* 1, 2, 7: ne vouloir connaître que Dieu et l'âme; Leibniz écrit dans une lettre à André Morel, le 10 décembre 1696: « Et quant à sainte Thérèse, vous avez raison d'en estimer les ouvrages; j'y trouvai cette belle pensée que l'âme doit concevoir les choses comme s'il n'y avait que Dieu et elle au monde. Ce qui donne même une réflexion considérable en philosophie, que j'ai employé utilement dans une de mes hypothèses »; Jean de la Croix: « Une seule pensée de l'homme

Pascal cite aussi, à deux reprises, un extrait de la prière sacerdotale de Jésus: « Cette est la vie éternelle qu'ils te connaissent seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé Jésus-Christ » (Jn 17, 3) et « Père juste, le monde ne t'a pas connu mais moi je t'ai connu... » (Jn 17, 25). Faut-il en conclure que Pascal s'identifie au Christ lui-même? Disons que Pascal se considère comme un de ceux que le Père a donnés à son Fils, qui ont reconnu que Jésus vient du Père, qui accueillent son témoignage et lui sont étroitement unis (cf. Jn 17, 2).

Cette expérience sensible de la grâce de Dieu va de pair avec une prise de conscience par Pascal de son péché: « Je m'en suis séparé », « je m'en suis séparé; je l'ai fui, renoncé, crucifié. » Ce péché de Pascal, qui rejoint celui de tout le peuple et de l'humanité entière trouve son expression emblématique dans la citation en latin de Jérémie: « *Dereliquerunt me fontem* » (Ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive, Jér. 2, 13). C'est dans la mesure paradoxale où l'homme est pardonné et où le péché est vaincu par le pardon gratuit de Dieu qu'il peut véritablement en prendre conscience et le percevoir comme pardonné.

Mais cette séparation dont Pascal s'est rendu coupable dans son existence pécheresse pourrait bien se reproduire. Pascal éprouve une véritable angoisse d'être à nouveau séparé de Dieu, car

vaut mieux que le monde entier. Par conséquent Dieu seul en est digne »; *Les dix de lumière et d'amour*, 34, dans SAN JUAN DE LA CRUZ, *Obras completas*, edición crítica preparada por Lucinio Ruano de la Iglesia, BAC, 1991², p. 161.

il reste faillible, en dépit de la grâce qui en ce moment agit en lui. On peut parler à cet égard d'une véritable hantise qui présidera à toute la réflexion pascalienne sur la grâce. Le fait d'être en état de grâce au temps t n'implique nullement d'y être toujours à l'instant suivant. D'où ce souhait de ne plus connaître cet état de séparation, qui prend deux formes : souhait d'éviter cette séparation définitive qu'est la damnation éternelle (« que je n'en sois pas séparé éternellement ») et d'éviter la séparation au cours de cette vie qui peut n'avoir rien de définitif (« que je n'en sois jamais séparé ») mais qui peut aussi bien entendu être le prélude de la première. Seules les voies de l'Évangile permettent de trouver Dieu, c'est-à-dire de sortir de cet état de séparation d'avec Dieu et de s'y maintenir, mais cela nécessite un véritable combat de la part du croyant. Il s'agit de rester constamment ajusté à la volonté de Dieu, et donc d'être constamment soumis au Christ et à son représentant concret, le directeur de conscience. Être soumis au Christ nécessite d'être soumis effectivement et concrètement à une autorité humaine qui le représente. Il y a là une expression forte de la volonté qui anime désormais Pascal de suivre le plus fidèlement possible le Christ.

« Éternellement en joie pour un seul jour d'exercice sur la terre » : à la suite de maints textes bibliques⁷, Pascal souligne la disproportion entre les difficultés de la vie présente – laquelle est bien courte en définitive – et les joies de la vie

⁷ Rom 8, 18 ; 1 Pierre 1, 6 ; Ap. 2, 10 ; Ap. 12, 12.

éternelle promise à ceux qui ont cru ; le terme « exercice » signifie bien « difficulté », « épreuve » comme l'indique le Littré. Il désignait aussi à l'époque une oraison à partir d'une méditation du texte biblique à laquelle on invitait les âmes ferventes⁸. Il est tout à fait possible que ce soit en méditant un passage biblique devant le crucifix que Pascal ait vécu ce moment de grâce relaté par le *Mémorial*. Les deux petites représentations de la croix glorieuse au début et à la fin du texte iraient bien dans ce sens.

Le *Mémorial* se clôt sur une citation du Psaume 118, psaume que Pascal affectionnait tout particulièrement et au sujet duquel il était capable de faire des exposés saisissants, aux dires de ses proches⁹ : « que je n'oublie pas tes paroles » (ou « je n'oublierai pas tes paroles »).

Agonie : Pascal a médité profondément le mystère du Christ laissé seul par les hommes et par Dieu au Jardin des Oliviers peu avant sa Passion. Jésus vit une déréliction très profonde. Une partie de son être se révolte devant les souffrances de la Croix qui s'annoncent et Jésus, qui voudrait tant trouver de la consolation après de ses amis, n'en trouve pas. C'est dans la solitude d'une prière profonde mais sans écho direct de la part du Père que Jésus surmonte ce déchirement intérieur et accepte les souffrances de la Passion.

⁸ Pensons aux *Exercices Spirituels* de saint Ignace de Loyola, qui étaient loin d'être une exception.

⁹ Cf. H. GOUHIER, *op. cit.*, p. 41.

Ces multiples citations et références à des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament nous montrent que pour Pascal, la grâce nous met en connexion avec la totalité de l'histoire sainte considérée comme synchronique. Pascal se situe dans le sillage de Moïse au Buisson Ardent, de Marie-Madeleine au matin de Pâques, de Ruth, des véritables disciples du Christ qui adhèrent à son enseignement et à sa personne au point de ne faire plus qu'un avec lui, du peuple qui s'était éloigné de Dieu et que stigmatisait Jérémie, du psalmiste mettant toute sa fierté et son énergie à rester fidèle aux commandements de Dieu, en dépit des obstacles sur sa route.

2. Le Mystère de Jésus

Ce texte¹⁰, qui sera intégré à la liasse sur la morale et la doctrine, date du début 1655 et il est particulièrement intéressant parce qu'il prolonge le *Mémorial* et nous fait entrer plus explicitement dans la spiritualité de Pascal. C'est une méditation sur l'agonie du Christ au Jardin des Oliviers. Alors que le don qu'il fait de sa vie à son Père pour les hommes semblait chose faite à la Cène lors de l'institution de l'eucharistie, Jésus connaît dans le Jardin un terrible état de déréliction et de désolation au moment où l'horrible mort en croix se profile. Prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, alors que les autres apôtres restent à l'entrée du Jardin, Jésus prie son Père avec insistance: une

¹⁰ Pensées : L 919.

partie de son être se rebelle contre ces souffrances de la passion; il s'agit d'ajuster complètement sa volonté à celle de son Père et cela ne se fait sans un terrible combat intérieur. Aucune aide ne lui est donnée par ses proches alors que Jésus comptait manifestement sur elle. Mais ils dorment, incapables de passer ne serait-ce qu'une heure en prière avec le Christ. C'est l'abandon complet et des hommes et de Dieu. Tristesse infinie du Christ laissé complètement seul.

Pour Pascal, ce combat spirituel d'une intensité extrême mené par le Christ et se terminant par l'acceptation de tout ce qui va arriver réalise le salut du monde¹¹. C'est en étant délaissé de tous¹² que le Christ noue une communion mystérieuse avec chaque homme et rejoint celui-ci dans ses moments de solitude et de déréliction. C'est notamment le cas avec Pascal: « J'ai pensé à toi dans mon agonie. J'ai versé telle goutte de sang pour toi » (L 919) alors que Pascal, à l'instar des disciples, l'a abandonné, renié, crucifié lui aussi.

Pascal contemple ce paradoxe qui est le Mystère de Jésus. Il veut bien entendu s'associer au Christ dans son agonie, lui être un compagnon

¹¹ « Jésus, pendant que ses disciples dormaient, a opéré leur salut. Il l'a fait à chacun des justes pendant qu'ils dormaient et dans le néant avant leur naissance, et dans les péchés depuis leur naissance » (L 919).

¹² « Jésus cherche quelques consolations au moins dans ses proches chers amis et ils dorment; il les prie de soutenir un peu plus lui, et ils le laissent avec une négligence entière, ayant à peine compassion qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment » (L 919).

dans sa solitude sans nom. N'est-ce pas d'ailleurs la vocation de tout véritable disciple, de tout chrétien ? « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde: il ne faut pas dormir pendant ce temps-là » (L919).

Mais ce qui semble nécessaire est dans les faits impossible: l'homme laissé à lui-même est tout bonnement incapable d'être avec le Christ à ce moment; le sommeil irrésistible de Pierre, Jacques et Jean, ainsi que la fuite des disciples après l'arrestation de Jésus n'est pas un simple accident, il reflète quelque chose de plus profond: une inaptitude humaine totale à être à ce moment avec le Christ qui doit vivre cet état de déréliction et de solitude pour précisément réaliser le salut.

Être avec Jésus dans son agonie est donc à la fois nécessaire et impossible. Seule la grâce (efficace) peut précisément unir le nécessaire et l'impossible. Comme le Christ lui-même le dira dans un autre contexte, à propos de l'entrée des riches dans le Royaume: « Aux hommes c'est impossible, mais pas à Dieu. Car rien n'est impossible à Dieu »¹³. De la même manière ici, la grâce peut réaliser ce qui est, par nature, impossible à l'homme pécheur. Pascal semble se situer dans le sillage de Nicolas de Cues pour qui Dieu est une coïncidence des opposés¹⁴. La logique divine n'est

¹³ Mc 10, 27 ; Lc 1, 37.

¹⁴ Sur les rapports entre Pascal et Nicolas de Cues, en particulier dans le champ mathématique, cf. J.-M. NICOLLE, *Montaigne et Pascal: la docte ignorance après Copernic*, Noësis 26-27 (2016): dossier *Nicolas de Cues (1401-1464). Le tournant anthropologique de la philosophie*, pp. 155-171. Même si les arguments en faveur

pas la logique d'Aristote reposant sur le principe de non-contradiction et du tiers-exclu: c'est là la logique qui convient au fini où chaque réalité est limitée et bornée par d'autres réalités qui sont ce qu'elle n'est pas. Mais l'infini divin est régi par une autre logique que la logique du fini, celle de la *coincidentia oppositorum*. En Dieu, unité suprême plus forte que toutes les oppositions, divisions, oppositions, repos et mouvement, justice et miséricorde, infiniment grand et infiniment petit, être et non-être, nécessité et impossibilité coïncident.

3. Pascal et la Bible¹⁵

Le tissu de références bibliques au sein du *Mémorial* atteste de la grande connaissance que Pascal avait de la Bible. Selon le témoignage de sa sœur Gilberte, « il prenait un plaisir incroyable à la prière et à la lecture de l'Écriture Sainte et il s'y était si fortement appliqué qu'il la savait quasi toute par cœur »¹⁶. La Bible confient pour Pascal la révélation du Dieu vivant. Il n'y a pas de connaissance du Dieu véritable, pas de culte authentique

d'une influence directe et explicite de Nicolas de Cues sur Pascal sont minces, il ne faut pas négliger l'influence indirecte par le truchement de Montaigne, dont Pascal fut un grand lecteur.

¹⁵ Cf. sur ce point J. LHERMET, *Pascal et la Bible*, Vrin, 1932 et A. GOUNELLE, *La Bible selon Pascal*, PUF, 1970.

¹⁶ MADAME PÉRIER, *Vie de Pascal*, dans B. PASCAL, *Œuvres Complètes*, Jean Mesnard (éd.), Bruges, Desclée de Brouwer, 1964, t. 1, 1189 p., p. 103.

rendu à Dieu, pas de proximité avec Jésus-Christ si ce n'est par le truchement de l'Écriture.

Comment Pascal connaît-il la Bible? Il a été formé au latin et au grec dès son jeune âge. Il est donc tout à fait capable de lire le Nouveau Testament en grec, la Septante et bien entendu la Vulgate, qui a connu plusieurs éditions. Chez saint Augustin, il découvre des traces d'anciennes traductions latines. En ce qui concerne l'hébreu il n'en connaissait que des bribes. Ses références sont principalement la Vulgate, la Bible polyglotte de Vatable (1586) qui mettait en regard le texte grec, la Vulgate, une autre traduction latine et l'hébreu, ainsi que la Bible de Louvain, traduction française de 1578.

En ce qui concerne les commentaires, il recourt à saint Augustin, à Jansenius, à Antoine Arnauld et ses *Annales de l'Ancien et du Nouveau Testament*, comme les théologiens de Port-Royal. Pascal n'hésite pas à recourir aux travaux d'érudits protestants comme ceux de Konrad Kircher, auteur d'une concordance de la Septante en lien avec l'hébreu et de James Ussher sur la chronologie biblique.

L'Ancien Testament annonce déjà le Christ, mais d'une façon voilée, cachée. À côté du sens littéral, il y a un sens allégorique dont le Christ est la clef d'interprétation. Noé est ainsi une figure du Christ sauveur, David une figure du Messie, le Temple de Jérusalem une figure du corps du Christ, etc. Pascal est à cet égard très classique, reprenant les exemples de sens figuratifs donnés par le Nouveau Testament lui-même, en

particulier dans les Épîtres de Paul et la théorisation qu'en ont donnée les Pères de l'Église. La figure possède une constance propre mais renvoie aussi à autre chose: elle est un signe d'une autre réalité, d'une réalité à venir.

Ainsi les prophètes annoncent-ils un avenir heureux au peuple juif: il finira par être comblé de bénédictions terrestres mais en même temps qu'ils proclament explicitement cette espérance, ils disent que leur discours est obscur et ne sera pas compris par beaucoup. C'est donc, pour Pascal, qu'il y a un sens autre à leurs prophéties. Les prophètes parlent en réalité de l'avènement du Christ et des biens spirituels qui l'accompagnent.

Quand le Christ vient, il montre qu'il réalise les prophéties et les Écritures le concernant, mais cela ne se fait pas dans une évidence indubitable. Il faut posséder la lumière divine pour discerner cet accomplissement et cette illumination n'est pas donnée à tous les hommes. Beaucoup de Juifs, par leur attachement au sens terrestre de l'Écriture ne reconnaissent pas le Christ comme l'envoyé de Dieu et vont refuser son message. Pour reprendre une image utilisée par saint Paul, le voile reste sur leur lecture de l'Écriture et ils n'en saisissent pas le sens profond. C'est en définitive le cœur humain qui discerne le vrai ou pas. Il y a pour Pascal assez de lumière pour que ceux qui veulent voir voient vraiment et assez d'obscurité pour que d'autres ne voient pas.

Il y a donc d'un côté les Païens qui ne connaissent pas Dieu et de l'autre les Juifs et les Chrétiens qui connaissent le vrai Dieu. Mais

les Juifs en restent aux promesses et bénédictions terrestres, aux figures alors que les Chrétiens s'ouvrent aux biens spirituels.

Charité: l'amour désintéressé de Dieu et du prochain, qui est le signe que la vie de Dieu est présente et agissante en nous. La charité nous fait participants de l'amour même de Dieu pour tout ce qui existe, et en particulier pour tous les êtres raisonnables.

Le critère qui met en évidence le caractère figuratif d'un enseignement ou d'une institution biblique est l'approbation et la réprobation divine conjointe. Ainsi les sacrifices de l'Ancien Testament sont-ils établis par Dieu et approuvés par lui. Mais ils sont aussi critiqués, en particulier par les prophètes, et cette contradiction montre qu'ils n'appartiennent pas à la vérité définitive de la Révélation. Ils sont simplement une figure, une annonce du véritable sacrifice accompli par le Christ, seul pleinement agréable à Dieu. De même le Temple et la Loi sont à la fois approuvés et critiqués, ce qui montre leur statut de signes de vérité à venir. Tout ce qui n'est pas le Christ et la charité est figure, selon Pascal. À la différence des figures, le Christ (et la charité qui en est le correspondant sur le plan moral) est constamment loué dans l'Écriture; il en constitue le sens plénier et immuable.

4. Pascal et la grâce

Dans les *Provinciales*, Pascal, on le sait, s'en prend avec force à la morale « nouvelle » et jugée relâchée des jésuites; ils sont accusés de délaïsser la vraie morale du christianisme, celle des Pères de l'Église et en particulier de saint Augustin pour se faire bien voir des élites catholiques de l'époque et par là acquérir du pouvoir et du crédit dans la société. Mais ce n'est que dans un second temps que Pascal, informé par les théologiens de Port-Royal, prend la morale comme objet de sa polémique. Dans un premier temps, il s'est agi dans les *Provinciales* de défendre les jansénistes des attaques qu'ils subissaient pour leur doctrine de la grâce tirée de l'*Augustinus* de Jansenius.

Grâce: la grâce désigne tout don gratuit de Dieu, que l'homme n'a pas mérité, mais qu'il reçoit à la seule initiative aimante de Dieu. La grâce la plus importante est évidemment la grâce du salut. L'homme bénéficie alors de la rédemption réalisée par le Christ, il est comme un sarment greffé sur le tronc même qu'est le Christ mort et ressuscité et partage une seule vie éternelle avec lui. Pour les jansénistes, dont Pascal reprend la doctrine, certains reçoivent la grâce et d'autres pas. Ce choix est du ressort de Dieu seul et n'est pas compréhensible en cette vie par l'entendement humain.

À bien des égards la querelle sur la grâce qui met aux prises d'un côté les jansénistes et les thomistes et de l'autre les jésuites n'est qu'une reprise des affrontements entre thomistes et molinistes qui furent à l'origine des congrégations *De auxiliis* (1597-1607) sous les pontificats de Clément VIII et de Paul V. Deux conceptions de la grâce s'affrontent.

1° la conception de la grâce suffisante de Molina qui sera reprise par tous les théologiens jésuites. Selon cette doctrine, Dieu donne une aide aux hommes pour faire le bien. Dieu calcule sa contribution de telle manière que si l'homme veut effectivement faire le bien, la contribution divine est suffisante pour que l'homme parvienne à ses fins. Si en revanche l'homme ne veut pas, alors l'action bonne ne se fait pas. La grâce divine est conçue comme s'ajoutant à l'effort humain pour faire le bien; on peut avoir à l'esprit l'image de deux hommes halant un bateau: la contribution d'un seul homme ne suffit pas, mais si les deux travaillent de concert, l'énergie est suffisante pour que le bateau avance.

Cette conception prend la volonté libre de l'homme comme étant donnée et la grâce divine comme venant s'y ajouter pour ainsi dire de l'extérieur, de sorte que l'action peut à bon droit être dite à la fois divine et humaine, les deux contributions étant indispensables pour que l'action se fasse. On comprend l'accusation de pélagianisme reprise contre ce courant car c'est effectivement une caractéristique de la doctrine de Pélagie

que de considérer la grâce comme purement extérieure à l'homme. Le molinisme a pour mérite de nous faire comprendre que l'action divine n'est pas toujours couronnée de succès dans le monde puisque la liberté humaine peut refuser sa collaboration.

2° la conception de la grâce efficace d'Augustin qui sera reprise au Moyen Âge par les thomistes. Ici ce n'est pas le modèle de la somme de deux causes partielles qui est en jeu, mais celui de deux causes hiérarchiquement ordonnées comme dans le cas, par exemple, de la main et de l'outil. La main est l'agent principal qui met l'instrument et lui fait accomplir des actions que l'outil serait incapable de réaliser par lui-même sans l'influx causal de l'agent. Transposé au cas de la grâce, ce modèle donne ceci: la grâce divine met la liberté humaine de manière à lui faire faire ce qu'elle a décidé. La grâce agit de l'intérieur même de la liberté conçue comme son instrument; il n'y a pas là de violence qui s'opposera à la liberté, mais celle-ci est comme haussée au-dessus d'elle-même pour faire le bien. Remarquons qu'alors la grâce est efficace, elle obtient infailliblement ce qu'elle vise puisque tournant de l'intérieur la liberté à agir dans le sens désiré. Comment expliquer alors le mal et l'échec apparent dans bien des cas de l'action divine? En réalité, si la grâce est efficace, elle n'est pas donnée à tous les hommes. Elle n'est donnée qu'aux élus et l'intelligence humaine n'est pas en mesure de comprendre les raisons

qui poussent Dieu à octroyer sa grâce à l'un et à ne pas la donner à l'autre. Les conséquences de la « non-élection » sont cependant dramatiques puisque l'homme est dès lors incapable de faire le bien véritable et sa destinée ne peut être dès lors que la damnation éternelle.

Selon la doctrine augustinienne reprise par le Concile de Trente et défendue par Pascal, le juste au temps t (c'est-à-dire celui qui est en état de grâce et aime Dieu d'un véritable amour de charité) n'est jamais assuré de persévérer dans sa justice au temps $t + 1$ ¹⁷. Un secours spécial de Dieu est nécessaire et Dieu ne l'accorde pas automatiquement à tous les justes. C'est là la justification du reniement de Pierre. Rester fidèle au Christ à ce moment de la Passion aurait nécessité une grâce toute particulière qui n'a pas été accordée. Pierre a perdu dès lors sa justice et il ne la retrouvera qu'avec le pardon accordé par le Christ.

Il arrive donc que Dieu retire sa grâce au temps t , empêchant le juste de prier convenablement pour persévérer dans sa justice au temps $t + 1$, avec pour conséquence la perte de la justice au temps $t + 1$. Tout chrétien doit donc faire preuve d'humilité quant à sa persévérance et « travailler à son salut dans la crainte et le tremblement car c'est Dieu qui produit en lui le vouloir et le faire » (Phil 2, 12-13), comme le dit saint Paul. La hantise de Pascal d'être abandonné de Dieu, que nous

17 Cf. à ce sujet B. PASCAL, *Écrits sur la grâce. Lettre sur la possibilité des commandements* dans P. LYRAUD et L. PLAZENET (éds), *Pascal. L'œuvre*, Bouquins - Mollat, 2023, pp. 535-545.

avons vue à l'œuvre dans le *Mémorial*, est donc bien en consonance profonde avec la doctrine de la grâce qu'il défendra plus tard. Inversement nous voyons dans le *Mémorial* que Pascal est déjà sous l'influence de la théologie janséniste – ce qui n'a rien d'étonnant étant donné le vécu familial et la vie religieuse embrassée par sa sœur Jacqueline – et qu'il articule son expérience de feu de novembre 1654 à l'aide de notions qui en proviennent directement.

Conclusion

Pascal n'est certes pas un théologien de métier ni quelqu'un qui a fait de l'engagement religieux le centre exclusif de sa vie. Il est resté dans le monde et a gardé des intérêts et des occupations profanes tout au long de sa vie. Ses connaissances religieuses sont néanmoins sérieuses et profondes. Elles viennent de ses lectures et des conversations qu'il a eues avec des théologiens de métier de Port-Royal. Et quand il reprend des catégories de la tradition – pensons entre autres à sa conception des sens figuratif et spirituel de l'Écriture –, il leur confère une touche personnelle qui les éloigne de la banalité. L'apologétique de la religion chrétienne qu'il développe dans les *Pensées* est résolument originale et la touche existentielle qu'il lui confère cadre bien avec le défi que représentent les libertins de son temps. On rêve de ce qu'auraient pu devenir dans une synthèse achevée toutes les idées consignées

par écrit dans les fameuses liasses léguées à la postérité.

Ce qui frappe davantage encore que le contenu des thèses qu'il défend, c'est le ton utilisé. Pascal fait preuve d'un grand amour de la vérité, ce qui l'amène à ne jamais transiger avec ce qu'il croit être faux. On perçoit également à sa fréquentation une grande liberté d'esprit qui fait peu de cas des autorités purement humaines: « la vérité vous rendra libres » (Jn 8, 32), disait le Christ dans l'Évangile de Jean. Pascal en est une parfaite illustration et de ce point de vue il nous parle encore aujourd'hui et nous pouvons voir en lui sans hésitation un véritable maître spirituel.

Il reste néanmoins un problème fondamental, qui n'est pas propre à Pascal, mais qui est celui du jansénisme de son époque et que Pascal assume non sans mal avec les moyens intellectuels qui sont les siens: dans quelle mesure une théologie de l'élection et de la grâce efficace est-elle compatible avec la volonté divine du salut de tous?

Jean-Michel Cournet
Professeur émérite de philosophie
de l'UCLouvain
Professeur au Studium du Grand Séminaire
Francophone de Belgique

Pascal et l'actualité de l'apologétique

En commençant cette contribution je me revois dans ma chambre d'étudiant en physique il y a 35 ans, découvrant avec joie un auteur qui se met en peine de défendre la foi face à ceux qui la dénigrent. Au fur et à mesure de ma lecture des *Pensées* de Pascal, je me disais: c'est génial qu'un homme ait trouvé ainsi de quoi frayer à la foi un chemin dans le cœur des hommes!

Plus tard, j'ai appris que sa démarche pouvait s'appeler « apologétique ». C'est un mot peu connu chez les catholiques, même chez ceux qui sont un peu formés. Il faut dire que l'apologétique se retrouvait naguère au rang des disciplines théologiques oubliées, alors qu'elle fut peut-être la première. Évoquer l'apologétique nous fait remonter à ceux que l'on appelle les « Pères apologistes », à ces premiers chrétiens qui tout à tour entreprirent de justifier ou d'expliquer ou de faire briller la foi chrétienne aux yeux des païens qui attaquaient le christianisme naissant. Nous sommes aux II^e et III^e siècles, avec des personnages